N° 305. Samedi 25 Décembre 1847. 18me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

	La Haye.	Provinces.
Pour un an.	26 fl.	30 fl.
» six mois	14 »	16 »
» trois mois.	7 »	8 »

PRIX DES INSERTIONS.
Les premières 5 lignes fl. 1,50 timbre compris et 10 cts. par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht*, *Noordzijde*.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *franc de port*.

A partir du 1er Janvier prochain, le bureau du Journal de La Haye sera transféré au SPUI, n° 75.

LA HAYE, 24 Décembre.

A cause de la solennité de la *Fête de Noël*, le journal ne paraîtra pas demain; à moins que l'arrivée d'importantes nouvelles ne rende nécessaire le numéro du jour.

Le *Journal des Débats* répète aujourd'hui que la question de cabinet est définitivement posée sur la nomination du président de la chambre des députés. Si M. Sauzet n'obtient pas la majorité, le ministère se retirera, M. Dupin lui-même fût-il choisi à sa place. Les journaux de la gauche, de leur côté, ont répondu aux avances de la *Presse*, que les députés de leur nuance accepteront volontiers tout candidat hostile au cabinet, du moment qu'il leur sera démontré qu'un nombre suffisant de conservateurs se détachent du ministère pour réunir leurs voix sur ce candidat. Or, il paraît que cela ne sera point. M. Sauzet, quoi que dise et fasse la gauche, sera élu à une forte majorité. Le langage des *Débats* dénote clairement que le ministère est sûr de voir le candidat de son choix l'emporter sur son concurrent, que celui-ci s'appelle M. Dupin ou M. Odilon-Barrot. Quoi qu'il en soit, l'attitude prise par M. Guizot et ses collègues, dès le début de la session, permet de juger de la force respective des partis au sein de la chambre.

Nous reproduisons ci-après l'article du *Journal des Débats* :

« L'opposition, dit-il, n'aura point de candidat qui lui soit propre; mais tout candidat qui serait porté contre M. Sauzet, et qui paraîtrait avoir la chance de détacher quelques voix de la majorité, aura l'appui de l'opposition et deviendra son candidat.

» C'est entendu. Nous avons été francs, nous remercions à notre tour le *Constitutionnel* de sa franchise. De cette manière, il n'y aura de surprise ni d'un côté ni de l'autre. Nous ne chicanerons pas, pour notre compte, nous en donnons de nouveau notre parole au *Constitutionnel*. Quel que soit le nom qui sorte de l'urne, si ce nom n'est pas celui de M. Sauzet, nous tiendrons le ministère et le parti conservateur pour battus, et nous serons les premiers à le déclarer.

» Les noms propres ne signifient, en effet, rien par eux-mêmes. Dans une question comme celle de la présidence, ce qu'il faut apprécier loyalement, c'est l'intention de ceux qui portent tel ou tel candidat. M. Dupin, par exemple, a été, dans d'autres temps, le candidat de la majorité, l'opposition votait contre lui. Supposez au contraire, qu'aujourd'hui l'opposition vote pour M. Dupin et réussisse à le faire passer, la nomination de M. Dupin aura-t-elle le sens qu'elle avait il y a dix ans? Evidemment non. Nous aurions beau dire: Mais M. Dupin n'est pas de la gauche! mais M. Dupin n'a figuré dans aucun banquet réformiste! l'on se moquerait de nous, et l'on aurait raison. Les circonstances donneraient, bon gré malgré, à la nomination de M. Dupin, le caractère manifeste d'une nomination d'opposition. »

On a répandu avant-hier, à la bourse de Londres, le bruit de la prochaine abdication de Louis-Philippe. Les capitalistes anglais se sont alarmés. A la bourse de Paris, on a répandu le bruit que Louis-Philippe était malade; les capitalistes français se sont alarmés à leur tour. Naguère à Berlin, le même bruit déterminait une secousse encore plus forte. Aucune correspondance de Paris ne fait mention de ces bruits.

L'aspect général du marché en fonds hollandais, à la Bourse d'Amsterdam d'hier, a été plus favorable que la veille, avec une grande activité dans les transactions en intégrales.

Rien d'important ne s'est traité en fonds étrangers.

Voici les détails de l'expédition du pyroscaphe néerlandais le *Vesuvius*, contre les pirates de l'Archipel-Indien, dont notre numéro d'hier avait signalé le résultat:

« Le 12 septembre 1847, le brick-schooner le *Dolphyn* et le schooner le *Kameleon* ont quitté la rade de Macassar et se sont dirigés vers les parages situés entre la côte méridionale de Celèbes et la côte septentrionale de Sumbawa et Flores, dans l'intention d'y donner la chasse aux pirates. Le pyroscaphe le *Vesuvius*, de retour dans la rade de Macassar d'une excursion vers l'île de Palos, en est reparti le 19 pour aller se réunir à ces deux bâtiments de guerre. Le 22 il avait rejoint le *Dolphyn* et le *Kameleon*, à la hauteur de Barie dans l'île Florès. Le lendemain, le brick-schooner et le schooner se dirigèrent vers Kalatoea où ils arrivèrent dans la soirée; ils y jetèrent l'ancre, et pendant la nuit le *Vesuvius*, profitant d'un beau clair de lune, a parcouru le détroit entre Madoe et Kataloea, dans le but de surprendre dans cet parages les bâtiments de pirates qui auraient pu échapper aux deux navires de guerre.

Arrivé à la hauteur N. E. de l'île Kalatoea, on découvrit deux pirogues et quelques *Sampans* abrités entre les arbres sur la côte et qui, suivant ce qu'on apprit, avaient appartenu à des pirates qui s'étaient fixés provisoirement sur cette côte et s'occupaient à y construire de nouvelles pirogues, se proposant sans doute de recommencer leurs actes de brigandage. Le 25 de grand matin, la barque et la grande chaloupe montées par trente hommes furent envoyées vers la côte, et le *Vesuvius* se plaça de manière à protéger ce débarquement par le feu de son artillerie. Les indigènes qu'un instant auparavant on avait aperçus sur le rivage, prirent la fuite dès qu'ils virent nos embarcations s'approcher de la côte, en sorte qu'après avoir exploré la côte et mis le feu à une des pirogues, l'expédition retourna à bord du *Vesuvius* sans avoir perdu un seul homme. A peine le *Vesuvius* eut-il quitté la position qu'il avait prise, qu'on vit une soixantaine d'indigènes accourir pour sauver leur pirogue de l'incendie; un coup de canon bien dirigé, parti des batteries du pyroscaphe, les mit tous en fuite.

Tandis que le *Vesuvius* détruisait cette embarcation des pirates sur la côte N. E. de Kalatoea, les chaloupes du *Dolphyn* et du *Kameleon*, montées par 28 hommes, opérèrent un débarquement sur la côte occidentale de cette même île et y trouvèrent trois pirogues et une chaloupe provenant d'un bâtiment européen qu'on reconnaissait pour avoir servi aux pirates et auxquelles on faisait les réparations nécessaires. — Malgré les difficultés de l'abordage, le débarquement s'opéra en bon ordre et les quatre embarcations des pirates furent livrées aux flammes, sans qu'aucune tentative ait été faite de la part des pirates pour s'y opposer.

La nouvelle était arrivée à Macassar qu'il se trouvait dans les environs des îles Postillons sept grandes pirogues de pirates. Le bâtiment envoyé à Macassar par le sultan de Sumbawa pour y porter la nouvelle de ce fait, avait été poursuivi dans sa course par quatre de ces pirogues et n'avait dû son salut qu'à l'approche d'un bâtiment de commerce appartenant à un indigène et venant aussi de Sumbawa. Le *Vesuvius*, qui se disposait à retourner à Batavia, changea alors de direction et se mit en mesure pour aller donner la chasse à ces brigands de mer. Cette expédition a été couronnée du plus brillant succès. Après une courte, mais vive résistance, cinq grandes pirogues ont été détruites et onze pirates ont été faits prisonniers.

Le 8 octobre, arrivé dans la baie de Sumbawa, à la hauteur de Modong, dans l'intention d'explorer les parages où le schooner *le Lancier* avait détruit l'année dernière plusieurs pirogues de pirates, le *Vesuvius* avait aperçu, précisément dans ces mêmes lieux, d'abord une grande pirogue à un mât et ensuite quatre autres à l'ancre près du rivage. La forme particulière de ces embarcations fit reconnaître promptement qu'elles appartenaient à des pirates, et cette opinion fut confirmée par l'envoyé du sultan de Sumbawa qui se trouvait à bord du *Vesuvius* pour donner au commandant de ce pyroscaphe les renseignements nécessaires.

Le *Vesuvius* dirigea sa course le long du banc de sable au nord duquel se trouvaient à l'ancre les bâtiments des pirates, afin de les atteindre du côté du S. E. et ensuite de les attaquer avec vigueur. Mais quelque temps après, les cinq pirogues mirent à la voile et se portèrent vers le sud en suivant la côte. Se voyant poursuivis, ils changèrent plusieurs fois de courses et de directions, mais le *Vesuvius* ne cessa de leur donner la chasse avec le même acharnement. Privé de pilote qui connût bien ces parages, il était difficile et dangereux de continuer cette poursuite dans une baie inconnue. Toutefois on parvint à avoir les pirates à la portée du canon, et aux deux premières décharges d'artillerie bien dirigées, on vit les pirates avec femmes et enfants sortir de leurs embarcations, sauter à terre et courir sur le rivage et vers les bois, laissant à bord quelques prisonniers enchaînés, et d'autres esclaves accourir des bois et témoigner par des gestes et des cris toute leur joie et leur désir qu'on cessât le feu.

La chaloupe et la barque armées du *Vesuvius* furent immédiatement envoyées vers les pirogues pour en prendre possession, et les prisonniers furent mis en liberté et conduits à bord du pyroscaphe qui continua à occuper la même position.

La journée était trop avancée pour qu'on pût encore avant la nuit se rendre maître des deux autres pirogues à laquelle la troisième était venue se joindre à force de rames; on mit le feu aux deux pirogues que l'on avait capturées; et environ vers 4 1/2 heures de l'après midi le *Vesuvius* se dirigea avec pleine vapeur vers la partie Nord de la baie où les trois autres pirogues s'étaient rangées en ligne le long du rivage et leurs batteries dirigées vers le pyroscaphe. On prit pour pilotes deux des prisonniers mis en liberté qui avaient déjà navigué dans ces mers. Longtemps avant qu'on fût parvenu à avoir ces pirogues à la portée du canon, ces deux indigènes avaient déclaré que la quantité des bancs de sable empêcherait d'atteindre les pirates. Malgré cet avertissement, le *Vesuvius* n'en continua pas moins sa poursuite, d'autant plus qu'il était impossible d'envoyer les chaloupes, armées seulement de 30 hommes, contre les trois embarcations des pirates qui paraissaient disposées à ne se défendre avec vigueur que quand elles auraient la certitude de ne pouvoir pas être atteintes par notre pyroscaphe. Se confiant dans la connaissance qu'une précédente excursion avait fait avoir de ces parages, et ayant soin d'éviter les bancs de sable que l'on apercevait, le *Vesuvius* se dirigea sur les pirates et put s'en approcher à 400 et même à 200 mètres de distance.

Déjà à une distance de 900 mètres les pirates avaient fait feu sur les nôtres de toutes leurs batteries et plusieurs boulets bien dirigés avaient atteint le pyroscaphe.

Les nôtres attendirent pour faire feu à leur tour qu'ils eussent atteint une distance convenable et ils parvinrent promptement à faire taire les batteries des pirates. Ceux-ci abandonnèrent leurs embarcations, descendirent à terre et se dirigèrent vers les bois d'où ils firent un feu bien nourri contre les nôtres. Les chaloupes armées furent alors envoyées soit, pour s'emparer des pirogues, soit pour les détruire par la flamme, si nos hommes avaient trop à souffrir du feu de l'ennemi.

A l'approche des chaloupes les décharges d'artillerie parties du bois redoublèrent et le matelot de 3me classe H. Wortmann fut atteint mortellement. Mais le feu des pirates fut promptement réduit au silence par celui de nos marins et celui du *Vesuvius* qui, à droite et à gauche des chaloupes, dirigea la portée de ses pièces contre le bois. Les trois pirogues furent livrées aux flammes, et après qu'on eut acquis la certitude qu'elles étaient entièrement détruites et que les pirates avaient cherché leur salut dans la fuite, le *Vesuvius* s'est dirigé vers Sumbawa.

Les pirogues des pirates étaient armées, les deux plus grandes, de 40 à 45 hommes, et les trois autres, de 25 à 30 hommes, et chacune portait cinq pièces de canon dont plusieurs du calibre de 6 livres. Six pièces de canon dont une de métal, sont tombées en notre pouvoir.

A Sumbawa on a éprouvé une grande joie de la nouvelle de la destruction des pirogues de ces pirates et le Sultan a comblé d'égards le commandant du *Vesuvius*. On a mis à profit les bonnes dispositions du Sultan pour l'engager à faire poursuivre dans la partie inhabitée de l'île Mayo les pirates mis en fuite qui s'y sont réfugiés. S. H. a fait savoir qu'un de ses chefs avec les hommes dont il pouvait disposer serait chargé de cette expédition. Ainsi on doit s'attendre à ce que les pirates qui ont échappé à la poursuite des nôtres, seront bientôt mis dans l'impossibilité de recommencer leurs brigandages.

Le 27 juillet 1847 le commandant de la croisière n° 7, chargé de reconnaître la baie et la rivière de Sampit (côte méridionale de Borneo) apprit de deux Dayaks fugitifs, que depuis 14 jours il se trouvait à Tandjong Pedoran une pirogue de pirates dont l'équipage se trouvait dans une situation désespérée. Il fut sur le champ donné connaissance de ce fait au chef de Sampit afin qu'il prît les mesures nécessaires pour attaquer ces brigands de mer. Avant que tous les préparatifs fussent faits, deux pirogues venant de Kahayan arrivèrent à Sampit, annonçant l'intention d'attaquer les pirates. Sans s'arrêter au conseil du commandant de la croisière qui les engageait à attendre qu'ils eussent réuni une plus grande force, ces pirogues continuèrent leur course et attaquèrent les pirates en partie dans le retranchement qu'ils avaient élevé sur le rivage, et en partie sur leur embarcation. Après un court combat, les pirates, ayant perdu quatre des leurs, prirent la fuite et leur pirogue fut détruite. Le chef de Sampit avait pendant ce temps réuni quelques pirogues et, accompagné de la croisière, il se dirigea vers le repaire de ces pirates où ceux-ci furent attaqués une seconde fois et surpris au moment où ils essayaient autant que possible de reconstruire leur pirogue. Cette fois les pirates ne firent pas résistance et prirent promptement la fuite. Le gouvernement a donné des ordres pour aller à la poursuite des pirates et pour les transporter à Banjermassing, et les captifs que les pirates avaient faits ont été mis en liberté. L'intervention du gouvernement néerlandais a été nécessaire à ce sujet, par suite de l'usage qui existe à Borneo de considérer comme la propriété du vainqueur tout ce dont il s'empare en pareille circonstance.

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE 25 DÉCEMBRE 1847.

LA HOLLANDE,

SES POLDERS, SON SYSTÈME DE DESSÈCHEMENT, SON INDUSTRIE AGRICOLE (1).

Mais améliorez les conditions; enlevez l'eau d'une manière permanente au moyen d'un desséchement à fond, et la nécessité du remède cessera. Ainsi desséchée, la terre s'ouvrira naturellement dans toutes les directions et laissera pénétrer l'air plus avant. Les racines que ne détournera plus la présence d'eaux superflues et stagnantes, descendront volontiers en quête d'une nourriture plus abondante; et la beauté de la verdure, si ce sont des prairies, montrera bientôt qu'elles ont réussi à la trouver. Il en sera alors comme de nos terres argileuses et tourbeuses, situées à des niveaux plus élevés et qui ont été également desséchées, où on n'a jamais eu d'eau en réserve pour le temps de sécheresse. Tout en admettant donc qu'on puisse avoir de bonnes raisons pour arroser artificiellement les terres, lorsque par un excès habituel d'humidité, les racines des plantes se renferment dans la mince couche du sol où l'action du soleil prédomine, nous croyons que cette pratique deviendrait inutile le jour où on introduirait dans les polders le desséchement à fond, les rigoles couvertes.

Dans le Lincolnshire et dans d'autres districts marécageux de l'Angleterre, on justifie par trois motifs la coutume d'arroser les terres en été, coutume empruntée aux Hollandais. L'eau qui remplit les fossés dispense, dit-on, d'établir des haies, elle sert à abreuver le bétail et à désaltérer aussi les prairies. Des haies vives feraient disparaître la première de ces raisons, et des abreuvoirs convenablement situés, la seconde. Quant à la troisième, nous avons fait voir que ce n'était en réalité qu'un obstacle à l'amélioration du sol. Nous devons dire à l'honneur des fermiers des marais desséchés de Shetham et de Waterbeach dans le comté de Cambridge, que, contrairement à l'opinion générale, ils croient devoir maintenir l'eau au plus bas niveau possible. Après les premiers et légers inconvénients que pourrait avoir une réforme sur ce point, nous sommes persuadés que tout le monde en viendrait à la même conclusion. Dans le Deeping et dans la plupart des autres fens, les fermiers ont le droit d'admettre l'eau à leur volonté; les membres du comité de direction et de surveillance ne peuvent les en empêcher; aussi n'est-il pas rare que, tandis que la machine à vapeur fonctionne d'un côté pour dessécher les fens, certains fermiers ouvrent de l'autre côté les écluses pour faire entrer l'eau? Nous avons examiné nous-mêmes la question sur les lieux, avec un sincère désir d'arriver à la vérité, et nous nous sommes convaincus que même dans les parties les plus tourbeuses des fens, où l'argile dont on recouvre la surface est tirée d'une profondeur de trois à quatre pieds, la nécessité de l'irrigation en été, lorsque la terre est bien desséchée et bien ameublie, est en grande partie imaginaire.

En Hollande, le desséchement à fond est une question aussi importante sous le rapport sanitaire que sous le rapport agricole. La province de Zélande, y compris toutes les îles situées à l'embouchure de la Meuse et de l'Escaut, îles formées, comme nous l'avons vu, des dépôts de la mer et des rivières, est d'une richesse inépuisable, fertile en blé et en garance, mais fertile aussi en fièvres et habitée par un peuple d'un aspect maladif et d'une faible constitution. C'est à peine si les recrues de l'armée peuvent supporter le poids d'un fusil; il faut une année au moins d'exercice, dans une partie plus élevée et plus saine du pays, pour rendre un jeu plus libre à leurs poumons et fortifier leurs membres débiles. Bien qu'entouré de digues et maintenu à sec au besoin par des roues hydrauliques, le sol n'en exhale pas moins des miasmes pestilentiels. Le gros bétail s'y engraisse, mais les moutons y gagnent des maladies contagieuses; et si dans les années favorables ce sol donne de riches moissons, le produit n'en est pas moins en grande partie à la merci des saisons. Approfondissez les grands fossés dans ces polders fertiles, pompez l'eau à une profondeur d'au moins une couple de pieds de plus; creusez des rigoles couvertes pour les dessécher à fond, et, nous en sommes certains, non-seulement la culture de la terre sera moins coûteuse, les moissons plus sûres et leur moyenne beaucoup plus élevée, mais elles seront récoltées et consommées par une race d'hommes mieux constituée, plus saine et douée d'une plus longue vie. Le système de desséchement que nous recommandons, envisagé sous ce point de vue, tient donc aux plus hautes considérations d'hygiène nationale et d'humanité.

Nous avons dit que les progrès de l'agriculture, dans tous les pays, offraient deux périodes distinctes, la période mécanique et la période chimique. La Hollande a traversé avec un véritable éclat une grande partie de la première; mais il lui reste encore beaucoup à faire avant d'atteindre même à la seconde. Jusqu'ici elle a dépensé toutes ses forces pour ajouter à sa superficie productive, ne se rappelant pas assez généralement que faire produire le double à une étendue donnée de terrain, c'est autant contribuer à la richesse, à la grandeur d'un pays qu'ajouter un espace égal à la superficie première. La période chimique s'attache exclusivement aux moyens d'accroître la fécondité du sol; la mécanique, après avoir accompli sa tâche, semble dire à la chimie: voilà la terre desséchée, argile, gravier, dune, bruyère sablonneuse, tourbe, etc. Comment mettre ces terrains en rapport? Comment rendre plus productifs ceux qui le sont déjà? »

Autrefois la chimie n'avait pas de réponse scientifique à faire à ces questions; elle ne se chargeait de prescrire aucun système, aucunes règles. Aujourd'hui, au contraire, tous les nouveaux procédés découverts par la méthode expérimentale et qui se classent successivement dans le code des pratiques agricoles rationnelles, sont expliqués par les découvertes de la chimie moderne. Elle indique les causes des aberrations de la routine; elle dresse la carte des écueils à éviter. La science des engrais s'est merveilleusement développée dans ces dernières années, grâce à la chimie. De quels éléments se compose la plante? De quelles substances se nourrit-elle? Que contient naturellement le sol? Comment l'améliorer, pour que la plante y profite plus promptement de ce qui s'y trouve? Comment suppléer à ce qui lui manque? Quels effets le climat, la situation topographique, le système de labourage exercent-ils sur la fertilité de la terre et sur les propriétés fertilisantes des substances dont on la recouvre ou

(1) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

Les nouvelles de Chine que nous avons mentionnées hier, [illegible] ajouter celle du départ du gouverneur de Hong-Kong, sir John Davis, pour la Cochinchine. L'objet de ce voyage n'est pas officiellement connu, et comme il n'est jusqu'ici aucune affaire pendante entre l'Angleterre et l'empire annamite, il est assez difficile de deviner le but précis de cette excursion. Ce qui semble le plus probable, c'est que sir John Davis aura voulu exploiter au bénéfice de son pays la terrible impression qu'a dû produire sur la cour de Hué-Fou l'exécution faite au mois de février par le commandant Lapierre; c'est qu'il va tenter tout au moins la négociation d'un traité de commerce.

Les nombreuses et immenses faillites qui avaient éclaté à Londres vers la fin de septembre dernier ont très sensiblement affecté le commerce de l'Inde, et l'arrivée du courrier d'Europe, avec les nouvelles du 7 octobre, y a été le signal d'une stagnation presque générale dans les affaires. Ce n'est pas à dire qu'on s'attendît, par contre-coup, à des faillites importantes dans le pays; car les plus grandes maisons de Calcutta, Madras, Singapore et Bombay ne font guère que la commission; mais les marchands indigènes et les producteurs étaient sous l'impression de craintes, d'ailleurs très fondées, et n'osaient plus confier leurs valeurs aux Européens. Lorsque la fin de la crise sera connue dans l'Inde, les affaires reprendront tranquillement leur cours, sans que le commerce anglais ait eu à subir des pertes de ce côté-là.

Sauf quelques petits troubles circonscrits dans des localités fort restreintes, une paix profonde règne dans les vastes possessions de la compagnie des Indes. Aussi la réduction de l'armée indienne continue-t-elle de s'opérer d'après les principes d'une sage économie. Déjà nous avions annoncé une diminution de 45 mille hommes dans son effectif; nous devons mentionner aujourd'hui une nouvelle mesure du gouvernement de Calcutta tendant à retrancher 60 hommes des cadres de chaque régiment, ce qui fait une réduction de 8.000 hommes sur le total de l'armée anglo-indienne, et une économie d'environ deux millions de francs. Les forces britanniques, dans ces contrées, sont cependant supérieures de 60,000 hommes à ce qu'elles étaient en 1838, avant les guerres de l'Afghanistan, du Punjab et du Scinde; ce qui prouve qu'une nouvelle insurrection survenant, les indigènes n'auraient pas plus de succès qu'autrefois.

La désorganisation la plus complète règne dans les Etats d'Oude, dont le roi, pressé, d'un côté, par les instances des Anglais, qui voudraient le voir abdiquer la couronne en leur faveur; d'un autre côté, par le mécontentement général des populations, auxquelles l'administration actuelle est devenue insupportable, ne sait plus à quel parti s'arrêter, et cherche dans l'ivresse des plaisirs les plus raffinés l'oubli de sa triste position. Les journaux de l'Inde rapportent avec emphase des détails d'un engagement qui eut lieu entre les troupes auxiliaires, commandées par le capitaine Magness, et un corps de rebelles cantonnés dans la forteresse de Secunderpore, d'où ils projetaient de se porter sur la capitale, lorsque le roi en serait sorti pour aller à la rencontre de lord Hardinge, sur les bords du Gange. Il va sans dire que les Anglais ont eu tout l'avantage de l'action, et que si les rebelles n'ont pas succombé tous sous le fer des vainqueurs, c'est que ceux-ci tenaient à donner aux habitants d'Oude un exemple d'humanité destiné à porter plus tard ses fruits.

On n'a reçu aucune nouvelle de la mission envoyée au Thibet, depuis qu'elle a dépassé la frontière chinoise au nord de l'Himalaya. A son grand désappointement, le colonel Cuningham n'a trouvé, en arrivant à la frontière, aucun mandarin investi de pouvoirs suffisants pour trancher la question épineuse du transit, dont la mission anglaise demandait la faculté. Le bruit avait couru dans le pays que des commissaires spéciaux, nommés par l'empereur de la Chine, devaient s'aboucher avec les voyageurs étrangers, dont l'entreprise hardie donnait, disait-on, quelques inquiétudes; mais la cour de Pékin tolèrera leurs explorations, tant qu'elles ne s'étendront pas aux provinces régulièrement constituées qui forment l'empire du Milieu proprement dit. Les contrées situées au-delà des provinces les plus occidentales de Setchouan, Chansi et Kansou, sont plutôt envisagées comme tributaires que comme formant une partie intégrante de la Chine.

On annonce la perte totale du navire marchand le *Mustapha*, naufragé dans l'Hougly, sur un banc de sable, dont le pilote ne connaissait pas encore l'existence récente. Ces malheurs sont trop fréquents dans un pays aussi commercial, pour qu'on ne se hâte d'exécuter la ligne de chemins de fer qui doit mettre Calcutta en communication directe avec l'embouchure de son fleuve, et épargner ainsi aux navires la nécessité d'un trajet intérieur aussi long que dangereux, qui occasionne plus de sinistres à la navigation que la traversée d'Europe en Asie par le Cap-de-Bonne-Espérance.

Les nouvelles de la Suisse sont toujours les mêmes. Dans chacun des sept cantons du *Sonderbund*, les mesures réactionnaires continuent, que ces cantons aient ou non capitulé sans coup férir. A Zug, comme à Lucerne et à Fribourg, les membres de l'ancien gouvernement ont été pour ainsi dire mis hors la loi; défense leur a été faite d'avoir aucune communication avec qui que ce soit.

Dans les cantons si pauvres de la Suisse primitive, la position des habitants devient de plus en plus intolérable; c'est au point que les troupes d'occupation elles-mêmes se plaignent de ce qu'on les fait si longtemps rester dans des districts où on manque de tout. A Uri, entre autres, parmi les paysans chez lesquels les soldats sont cantonnés, il en est plusieurs qui n'ont pas mangé de pain depuis deux ans, et qui n'ont absolument rien autre chose à donner aux troupes que des noix et des fruits verts. Et c'est à une pareille population que la Diète vient d'imposer de nouveaux sacrifices!

La *Gazette de Bâle* du 18 annonce l'arrivée dans cette ville de l'envoyé autrichien en Suisse (M. le baron de Kayserfeld), accompagné de son secrétaire d'ambassade.

Le *Constitutionnel neuchâtelois* annonce, en outre, que le gouverneur de cette ville est parti le 18 pour Berlin, où il va faire un séjour momentané. M. de Pfuel sera de retour à Neuchâtel dans le courant de l'hiver, ou même plus tôt, si les circonstances l'exigent. Après avoir donné cette nouvelle, le *Constitutionel neuchâtelois* ajoute que tous les bruits relatifs au remplacement du gouverneur, répandus soit par les journaux français, soit par les feuilles allemandes, sont absolument dénués de fondement.

On avait annoncé inexactement jusqu'ici comment se trouvait répartie la contribution de guerre entre les sept cantons de la ligue; voici les chiffres officiels:

« Lucerne, 2 millions 132,000 fr.; Uri, 246,820 fr.; Unterwald (Obwald), 90,610 fr.; Unterwald (Nidwald), 66,010 fr.; Zug, 102,500 fr.; Fribourg, 1 million 525,200 fr.; Valais, 787,200 fr. »

Les nouvelles de Rome du 11 décembre nous affermissent dans notre manière de voir sur la situation actuelle du gouvernement pontifical: cette situation est embarrassée. Le gouvernement ne recule pas, mais il suffit qu'il refuse d'avancer d'une manière trop rapide dans la voie des réformes, pour qu'à l'instant même il soit accusé de tendances rétrogrades par une opinion que rien ne peut satisfaire.

Les correspondances de Naples présentent les concessions du roi au parti de la réforme comme imminentes.

Aux nouvelles que le *Moniteur algérien* donnait hier sur la situation extrême dans laquelle se trouvait Abd-el-Kader, nous pouvons en ajouter de plus précises encore, que nous transmet notre correspondant de Malaga:

« Malaga, 13 décembre 1847.

» Le vapeur de guerre espagnol le *Pile*, entré dans ce port hier soir, venant de Melilla, qu'il a quitté le 11, a apporté la nouvelle que les troupes d'Abderrahman, divisées en trois corps commandées par deux de ses fils et le gouverneur de la province du Riff, se sont enfin rapprochées du camp d'Abd-el-Kader, situé sur le versant d'une montagne à six lieues de Melilla, près de la frontière de l'Algérie, et que le combat était fixé pour aujourd'hui 13.

» Les Marocains sont, dit-on, au nombre de 30,000 hommes de cavalerie et 5 à 6,000 hommes d'infanterie, levés parmi les Kabyles de la province. Abd-el-Kader n'a autour de lui qu'un peu moins de 3,000 hommes, et il a le désavantage d'être privé de son premier lieutenant, Bou-Hamedi, qu'il avait envoyé, il y a quelques jours, auprès de l'empereur pour lui demander un sursis. On pense donc que cette poignée de soldats, quelque déterminés qu'ils soient, ne pourront résister à des forces aussi considérables, et, dans ce cas, comme il est impossible que l'émir se réfugie sur notre territoire, où le général Lamoricière l'attend avec 5 à 6,000 hommes, il est probable qu'il cherchera à pénétrer à Melilla, où il entretient depuis quelque temps de nombreuses relations. Alors que fera le gouvernement espagnol? Probablement il remettra le fameux chef africain aux autorités françaises. » (*Const.*)

Au sujet des résultats de l'intervention en Portugal, un journal de Londres, le *Daily-News*, adresse les reproches suivants au gouvernement anglais:

« L'état actuel et les événements récents de Portugal sont une tache indélébile sur le nom britannique. Il est impossible qu'un Anglais lise les nouvelles arrivées de Lisbonne sans rougir pour son pays et pour le parti qui y tient le pouvoir sous la condition de soutenir les principes libéraux à l'intérieur et à l'étranger. Nous n'avons pas besoin de dire par quelle suite d'événements les choses en sont venues au point où nous les trouvons aujourd'hui. Nos lecteurs les connaissent. Ils savent que notre gouvernement est intervenu entre la reine dona Maria [illegible] sous la condition [illegible] respectées et que le peuple élirait librement les cortès. Comment la reine a-t-elle tenu sa parole? Qu'avons-nous fait pour la rappeler à Sa Majesté? Après de longs retards, les élections ont eu lieu sous l'impression de la peur des baïonnettes. Les soldats ont voté par pelotons. Les Cabral ont de nouveau monté au pouvoir. Le maréchal Saldanha lui-même courbe la tête et consent à se faire leur instrument. Les mêmes individus qui ont suivi les conseils et servi les intérêts de la France, et qui, dans le temps de leur prépondérance n'ont respecté ni les ambassadeurs de l'Angleterre ni la liberté portugaise, se font de nouveau despotes et tendent la main à Narvaez et à Christine et aux autres agents de la France en Espagne, pour établir un gouvernement militaire permanent dans toute la Péninsule.

» Comment lord Palmerston s'excusera-t-il du rôle honteux que l'on fait jouer à l'Angleterre dans la politique du Portugal? A l'égard de l'Espagne, nous pouvons alléguer l'impuissance de nos efforts; pour la Grèce, nos bonnes intentions; pour la Suisse, nous avons le droit d'être fiers. Mais avoir laissé fouler aux pieds la liberté et les droits du Portugal et établir le despotisme dans ce pays, notre plus ancien allié, voilà une honte pour l'Angleterre, pour son Foreign-Office et son gouvernement whig, que rien ne saurait effacer. »

Nouvelles d'Angleterre.

Londres, 21 décembre.

A la fin de la séance d'hier de la chambre des communes, M. Anstey a donné avis qu'il appellera, le 8 février prochain, l'attention de la chambre sur l'ensemble de la politique étrangère du gouvernement.

M. Stafford a dit que lorsque le bill pour l'abolition des incapacités civiles et politiques des juifs reviendra devant la chambre, il proposera l'ajournement à six mois.

Lord Palmerston, répondant à une interpellation tendant à savoir si des mesures ont été prises dans les arrangements adoptés, pour ouvrir au commerce européen le Rio la Plata et ses tributaires le Parana et le Paraguay, a dit que la question si ce fleuve important doit rester ouvert au commerce de toutes les nations ne saurait être douteuse. Quant aux rivières intérieures qui ont leur confluent dans le Rio la Plata, elles sont soumises à la loi générale des nations, et sont par conséquent sous la domination des Etats dont elles traversent le territoire. Si l'une des rives appartient à un pays et l'autre rive à un autre pays, la navigation est placée sous la domination des deux pays.

L'*Express* annonce que la partie financière de l'administration anglaise des postes vient d'être placée sous la direction de M. Rowland-Hill, auquel on doit le système du droit postal à un penny.

C'est le 28 décembre qu'aura lieu l'élection de l'évêque d'Hereford, pour laquelle le gouvernement propose le docteur Hampden.

Cette opération, toute de forme, ne rencontrera aucune difficulté, malgré l'hostilité déclarée du doyen du chapitre contre sa candidature. Le chapitre a rejeté cette proposition à la majorité de 1 voix contre 3. Cependant, l'opposition continue. On écrit d'Oxford, au *Times*, que l'évêque, en conséquence d'une accusation formelle d'hétérodoxie qui vient d'être portée contre le docteur Hampden, par quelques ecclésiastiques du diocèse, a fait savoir au docteur que des poursuites vont être dirigées contre lui devant une cour ecclésiastique.

Le *Sun* dit que les dernières nouvelles reçues des Indes orientales ne confirment pas la nouvelle de l'annexion des territoires du Nizam et du roi d'Oude à l'empire britannique. On se bornerait à introduire d'importantes modifications dans les gouvernements d'Oude et du Nizam. Dans ce but, lord Hardinge devait avoir, avant son départ pour l'Europe, une conférence avec le roi d'Oude.

La plupart des journaux blâment vivement le long ajournement du parlement avant que rien de réellement efficace ait été fait pour soulager la grande misère qui règne sur plusieurs points du pays, ou pour cicatriser les plaies de la crise commerciale. Ils n'espèrent aucun résultat pratique de l'enquête ordonnée sur les causes du malaise financier, et suivant eux, le bill de coërcition adopté pour l'Irlande, s'il contribue à arrêter la criminalité, ce qui est douteux, ne peut rien faire pour le soulagement de la misère effrayante dont souffre la population et dont la saison rigoureuse ne cesse d'augmenter l'intensité.

Les lettres reçues de Liverpool annoncent la faillite de la maison Thomas et Joseph Sands et Ce, de cette ville. Cette maison faisait un commerce considérable avec les Etats-Unis. Le steamer à hélice le *Sarah Sands* lui appartient. On évalue son passif à 130,000 liv.

---

qu'on y mêle? Toutes ces questions et cent autres se présentent journellement dans les pays où la culture est un art vraiment avancé, et la chimie a réponse à la plupart. Sous ce rapport, donc, la Hollande est considérablement en arrière de la Grande-Bretagne. Ce n'est pas un blâme, mais un fait que nous avons eu l'occasion de constater personnellement.

Une grande partie de la surface des Provinces-Unies est couverte de tourbières, naturellement desséchées et assez élevées (*les hooge veenen*); on y trouve aussi beaucoup de dunes sablonneuses et de bruyères stériles. Pourtant il devait y avoir infiniment d'exagération dans ce que disait autrefois sir William Temple, « que les Hollandais employaient pour réparer leurs digues plus d'hommes que n'en pourrait nourrir tout le blé des Provinces-Unies. » L'ignorance de Davies est encore plus inexcusable, car il s'agit d'un point bien aisé à vérifier. Dans son *Histoire de la Hollande*, il prétend que « le sol arraché à l'Océan est trop pauvre et trop ingrat pour valoir la peine d'être cultivé; » la vérité est qu'il donne de faciles et abondantes récoltes de blé, de lin, de tabac, de garance et d'autres denrées.

Nous savons que beaucoup de districts de la Hollande sont d'un faible rapport agricole, et nous concevons sans peine que plusieurs branches d'amélioration soient négligées dans un pays dont toute l'énergie intellectuelle et matérielle est tournée d'un autre côté. Combien les terres fécondes des Highlands de l'Ecosse et les plaines [illegible] de l'Angleterre ont été négligées durant le dernier demi-siècle, en faveur des terres plus fertiles et plus aisées à cultiver! C'est ainsi que les hautes tourbières de la Frise et de la province de Groningue, les terrains sablonneux du Veluwe, entre Amersfoort et le Zuyderzée, et les bruyères du Brabant septentrional souffrent de l'absence d'une intelligente culture chimique qui pourrait y obtenir des résultats surprenants.

Les bruyères et les dunes de la Hollande, naturellement pauvres, sont encore accusées d'être ingrates; ce qui arrive trop souvent, quand un sol refuse à une demi-science, et à une demi-culture, ce qu'une habile exploitation peut seule lui faire produire. Nous avons entendu les Hollandais déplorer la décadence de leur agriculture et regretter amèrement qu'on ne leur demandât plus, comme autrefois, de tous les points de l'Europe, des fermiers instructeurs. Ces regrets du passé, en tant qu'ils se rapportent à l'agriculture même et non à l'horticulture, sont fondés sur une erreur. L'agriculture hollandaise n'a pas décliné, mais elle est restée comparativement stationnaire; elle s'est laissé absorber dans ses anciennes méthodes, tandis qu'on marchait autour d'elle. Aussi longtemps qu'on avait à dessécher des tourbières et des marécages, on avait besoin de Hollandais pour diriger des travaux qu'ils entendaient mieux que personne alors; mais dès que la seconde phase de la période mécanique fut arrivée, et surtout lorsqu'on entra dans la période chimique, on n'eut plus besoin d'eux. Aujourd'hui ils ont beaucoup à apprendre, beaucoup à faire avant de placer leur propre pays au niveau productif dont il est susceptible, avant d'élever leur population rurale à un point d'intelligence et d'habileté qui puisse rendre son aide désirable dans d'autres pays, surtout dans des pays aussi avancés que la Grande-Bretagne et l'Ecosse.

Il y a tout lieu d'espérer que les agriculteurs hollandais se feront désormais sur ces questions des idées plus nettes; ils ne sont pas sans observer ce qui se fait ailleurs; ils sont trop bons patriotes pour ne pas chercher, par la diffusion de nouvelles connaissances pratiques et scientifiques, à donner à leurs concitoyens plus d'empire sur la terre qu'ils cultivent. Leyde, Utrecht et Groningue ont leurs savants botanistes, leurs géologues, leurs chimistes, l'illustre Mulder en tête de tous. Partisans convaincus des réformes agricoles, ces savants ne reculeront pas devant les obstacles que tout réformateur, dans l'ordre matériel comme dans l'ordre intellectuel, doit s'attendre à rencontrer.

Outre les nombreuses sociétés scientifiques qui existent dans le pays, des sociétés provinciales d'agriculture ont été fondées dans la Zélande et la Gueldre. On en organise une autre dans la province de Hollande. Toutes s'occupent ou s'occuperont des méthodes nouvelles pour l'élève du bétail et l'amélioration des terres. Un congrès annuel agricole, sur le plan des congrès allemands, s'est réuni les deux dernières années, mais sans fonds, comme eux, sans cette organisation permanente qui a permis à nos sociétés nationales de rendre de si grands services à l'économie rurale des trois royaumes. Un projet répondant en grande partie à ces besoins vient, toutefois, d'être pris en très grande considération. On propose d'établir pour tout le royaume une société générale sur le modèle de notre association de chimie agricole écossaise. La société nouvelle aurait son laboratoire, ses chimistes-praticiens pour donner des conseils et faire des expériences, ses professeurs pour répandre dans les districs ruraux les connaissances scientifiques élémentaires, qui, on le reconnaît un peu tard, sont non seulement susceptibles d'être rendues intelligibles à tous, mais d'être mises en pratique par tous avec profit.

On a créé récemment aussi des écoles purement agricoles. Une école provinciale de cette nature s'est formée à Groningue, siége d'une université, dans un district où résident quelques-uns des plus zélés partisans des réformes. Il existe également dans le voisinage d'Utrecht une école particulière d'agriculture où l'instruction scientifique occupe une place proéminente, et le prince de Hohenzollern vient d'offrir son château d'Heerenberg, à l'extrémité méridionale de la Gueldre et juste dans les limites du royaume, pour l'établissement d'un institut agricole sur une vaste échelle. On n'oublie pas non plus les humbles écoles des campagnes, ces pépinières où les masses grandissent et prennent une bonne ou une mauvaise direction. Ainsi qu'en Ecosse, chaque paroisse a son école, où l'on s'efforce d'introduire dans les districts ruraux une certaine somme d'éducation industrielle et agricole, qui puisse aider plus tard les écoliers à gagner leur pain, ce dont, en général, on s'occupe trop peu ailleurs. Un vieux et mes[illegible] sage règlement veut que les étudiants en théologie, pendant leur séjour aux universités, suivent les cours d'agriculture, pour être un jour en mesure de donner d'utiles avis à leurs paroissiens.

Tout cela prouve qu'une si importante question travaille, enfin, l'esprit des Hollandais. Une fois en mouvement, ils ne s'arrêteront plus, car leur proverbiale lenteur, nous le répétons, est une lenteur progressive, qu'ils savent où ils vont. La circonspection s'allie chez eux à une grande opiniâtreté, à une invincible persévérance. Sans doute il leur reste beaucoup à faire, mais si on embrasse l'ensemble de leur histoire, [illegible] quel peuple a plus fait que eux? Leur lutte contre la mer sera [illegible] des plus belles pages des annales humaines, et nous sommes [illegible] que s'il leur reste des digues à élever, ce ne sera pas contre [illegible] la science.

FIN.

Dans une soirée musicale qui a eu lieu hier au soir dans les appartements de S. A. R. Madame la Princesse d'Orange, M. Vivier a eu l'honneur de se faire entendre quatre fois, et d'obtenir d'augustes suffrages pour la supériorité de son talent sur le cor.

M. Vivier aura l'honneur de se faire entendre ce soir pour la seconde fois à la cour de S. M. la Reine.

Mlle Ida Bertrand, l'excellente cantatrice dont nous avons annoncé, il y a quelques jours, le retour en Hollande, vient d'obtenir un très brillant succès à Amsterdam, où elle a exécuté des scènes de *Semiramis*, au théâtre italien de la capitale. Aussi la direction de ce théâtre s'est-elle empressée d'engager Mlle Ida Bertrand pour trois représentations dans lesquelles elle jouera le rôle de *Tancrède*. Mlle Bertrand se rendra ensuite à La Haye, où nous espérons bien l'entendre aussi dans quelques-unes des œuvres de Rossini, où son beau talent brille avec tant d'éclat.

Nous avons été, il y a quelques jours, dans l'occasion d'assister à une des séances du cours de calligraphie que M. Van Lunteren poursuit depuis longtemps à La Haye avec tant de succès. Ce que nous avons vu justifie complètement tout ce que nos journaux avaient déjà dit de la supériorité de sa méthode et de son mode d'enseignement, qui, dans le plus court temps possible, parvient à corriger et à améliorer l'écriture la plus illisible. Les nombreux albums d'écritures que possède M. Van Lunteren contiennent la preuve irrécusable des progrès rapides de ses élèves, et des modèles de calligraphie remarquables par le bon goût et la beauté de la forme, exécutés par eux après un nombre très restreint de leçons. M. Van Lunteren possède aussi les attestations les plus honorables que les autorités civiles et militaires se sont plu à rendre de l'excellence de sa méthode.

De toutes ces preuves on peut conclure que la main la plus inhabile se corrige en peu de temps et parvient à tracer la plus belle écriture; qu'on ne saurait trop encourager la méthode enseignée par ce professeur de calligraphie, et que c'est le moyen de faire refleurir l'art de la belle écriture qui avait atteint autrefois dans les Pays-Bas une si grande perfection, et qu'on commençait à négliger. A ce titre, M. Van Lunteren a droit aux suffrages et à la protection du public, puisqu'il cherche à ressusciter l'art de la calligrahie par ses leçons particulières et ses cours publics. Les *Albums d'Ecriture* de M. Van Lunteren sont depuis quelque temps dans le commerce et seront suivis sous peu de jours d'une *Méthode de belle écriture* dont l'ensemble mérite toute l'attention des élèves et de toutes les personnes qui attachent du prix aux progrès de la calligraphie.

La première livraison contiendra *l'Ecriture ordinaire*, ou le recueil des règles, avec exemples, nécessaires pour apprendre en peu de temps à écrire d'une main belle et prompte. La seconde livraison aura pour objet *l'Ancienne écriture*, ou le recueil de règles mathématiques pour parvenir à exécuter toute espèce d'écriture; soixante et dix planches seront ajoutées à cette livraison, et la troisième contiendra une méthode enseignant le moyen d'imiter les anciens manuscrits, avec encre de couleur, en or et en argent.

Faits divers.

Sous ce titre : *Défense courageuse contre des malfaiteurs*, un journal de Dublin raconte le fait suivant :

« Une bande de malfaiteurs redoutés, qui parcourait les environs de Tulla, comté de Clare, vient d'être surprise presque en flagrant délit, au moment où elle essayait de forcer la maison d'un forgeron nommé Smith, près de Tulla.

» Les habitants de la maison, sûrs d'être égorgés si ces brigands parvenaient à y pénétrer, se sont défendus avec courage pendant plus d'une heure. Alors le bruit des portes et des fenêtres que l'on brisait attira l'attention d'une patrouille.

» Deux des malfaiteurs furent arrêtés sur-le-champ, et six autres peu de temps après; la bande entière, qui comptait 25 individus, s'est dispersée.

» On cite une jeune fille qui s'est conduite en héroïne : un des panneaux de la porte d'entrée était brisé; la porte elle-même cédait, lorsqu'elle se précipita dessus de tout son poids pour la retenir; les bandits lui allongèrent alors un coup de fourche à travers le panneau brisé; mais elle saisit intrépidement l'instrument meurtrier, et le leur arracha des mains.

» Le lord lieutenant a envoyé à la famille Borke, en récompense de son courage, une somme de 40 livres sterl.

» Il paraît que la bande en question est celle qui avait fait feu dernièrement sur un gentleman du nom de Reade, propriétaire du voisinage. Le district ne respire que depuis la dispersion de ces brigands. »

— On écrit de Stockholm (Suède), le 7 décembre :

« L'état de notre illustre chimiste M. le baron de Berzélius, déjà malade depuis environ deux mois, empire malheureusement de jour en jour. Hier soir, toute la partie intérieure de son corps a été frappée subitement de paralysie, et les médecins ne conservent guère d'espoir de lui sauver la vie.

» Le roi envoie tous les jours demander des nouvelles de M. de Berzélius, et tous les jours plus de six cents personnes se font inscrire à son hôtel.

» M. de Berzélius, né en 1779, est âgé de soixante-huit ans. »

— On lit dans le *Messager de Gand* : Un événement tragique est arrivé lundi au soir en cette ville. La police ayant été prévenue qu'un double suicide par empoisonnement avait eu lieu dans la maison n° 20, rue aux Loups, M. le commissaire de police de la première section s'est rendu sur les lieux où il a trouvé dans un lit le corps du nommé Gabriel Van Loo, poissonnier, demeurant rue des Meuniers, réduit à l'état de cadavre.

La veuve Nuyttens, née Willems, qui avait également tenté de se suicider, a survécu à son empoisonnement et a reçu les secours de l'art. Cette femme a été immédiatement transportée à l'hôpital où son état paraît s'être amélioré. On ne connaît pas encore les causes de cet acte de désespoir.

— Un événement, qu'on peut véritablement considérer comme un miracle, est arrivé à l'église Notre-Dame de Paris. On sait que cet édifice est de toutes parts entouré de charpentes et d'échafaudages qui supportent les ouvriers employés aux réparations. L'un d'eux, le nommé Faure, se trouvait sur un de ces échafaudages placé contre une des faces de la tour du nord; en cherchant à soulever une pièce de bois, le pied lui manqua tout à coup, et, comme il était tout à fait sur le bord, il tomba sans pouvoir se retenir, et se trouva ainsi lancé dans l'espace, d'une hauteur épouvantable. Ses camarades jetèrent un cri d'effroi et pensèrent que c'en était fait de ce malheureux; mais, dans sa chute, Faure rencontra une corde attachée horizontalement en forme d'escarpolette à deux montants de bois; il eut la présence d'esprit et le bonheur de pouvoir la saisir et de s'y tenir suspendu. Déjà des autres compagnons, qui le suivaient des yeux en frémissant, accouraient de tous côtés pour lui porter secours, lorsque tout à coup la corde sur laquelle il s'était mis à cheval se détacha par une de ses extrémités.

Faure ne lâcha pas prise, mais le poids de son corps l'entraîna, et on le vit glisser rapidement le long de la corde. Hélas! ce moyen de préservation devenait insuffisant [illegible] était encore séparé du sol par une vingtaine de pieds. Faure ranima son courage et se tint encore suspendu ainsi par les mains pendant quelques minutes.

Il aurait fallu beaucoup de temps pour préparer des moyens de sauvetage et pour atteindre ce malheureux à la place où il se trouvait; il sentait ses forces s'épuiser, et, gardant néanmoins dans cette position périlleuse toute sa présence d'esprit, il calcula que s'il restait plus longtemps il s'engourdirait, et en tombant ne serait plus libre de ses mouvements, tandis que sa seule chance était de s'élancer de manière à arriver sur ses pieds. Il lâcha donc la corde, et prit si bien ses dispositions qu'en effet il n'éprouva pas la plus légère contusion et ne ressentit qu'un instant de faiblesse causée par l'impression du danger auquel il venait d'échapper.

— Un phénomène extraordinaire de végétation a lieu en ce moment au Parc, à Bruxelles. Plusieurs tilleuls du côté de la rue Royale sont en pleine feuillaison; les bourgeons sont épanouis comme au printemps. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup d'exemples qu'au 20 décembre, les arbres aient, en Belgique, représenté le printemps.

Ce phénomène peut s'expliquer fort naturellement. Ce sont de jeunes arbres qui ont été transplantés l'hiver dernier, pour remplacer de vieux tilleuls morts. Par l'effet de cette transplantation, il est arrivé que la sève n'a repris son activité que l'automne, époque où les bourgeons ont seulement commencé à se développer.

— *Les cendres de Mirabeau.* — On lit dans la *Semaine* :

« Lorsque, sur la proposition de Marat, la commune de Paris décida que les restes de Mirabeau seraient extraits du Panthéon, ses cendres ne furent pas jetées au vent, comme on l'a dit à tort; un officier municipal fit inhumer son corps sans pompe et sans honneur dans un coin du cimetière de Clamart, où il est resté oublié depuis. Il paraît que le fait est constaté par un procès-verbal authentique. On annonce que la ville de Paris vient d'ordonner des recherches dans le cimetière de Clamart pour retrouver les restes du célèbre orateur, et qu'une tombe lui sera ensuite élevée au Père-Lachaise. »

— La *Presse* nous apprend que le gouvernement français a résolu de présenter prochainement aux chambres un projet de loi tendant à accorder une pension annuelle de 150,000 francs au prince Jérome, ex-roi de Westphalie.

Cette mesure aurait été, assure-t-on, spécialement provoquée par M. Thiers, dont le bon [illegible] cette circonstance, n'aurait pas [illegible] devant une visite à l'hôtel du ministère de l'intérieur.

— Un nouveau volcan vient de se déclarer à Amargoura, île de l'Océanie située à environ 50 lieues au nord des îles Vavao. Le consul américain Williams et le capitaine Samson, qui ont été en partie témoins de l'éruption, en racontent ainsi les particularités :

Le 9 juillet et les deux jours suivants, de violentes secousses de tremblement de terre se firent sentir à Vavao, à des intervalles réguliers de 15 ou 20 minutes : on les ressentait même à bord des navires mouillés dans le port. Dans la nuit du 11, on aperçut dans la direction d'Amargoura de brillants éclats de lumière qui se réfléchissaient dans le ciel suivant un angle très ouvert; dans la matinée du 12 tout était couvert d'une poussière ou cendre impalpable. Les arbres, les champs, les maisons, offraient l'aspect le plus étrange, comme si une neige épaisse de couleur nouvelle les eût recouverts. L'air était saturé d'une odeur suffocante de soufre.

M. Williams partit de Vavao le 13 et se dirigea vers l'île où l'éruption avait lieu. A mesure qu'il approchait, d'immenses colonnes de fumée et de cendres paraissaient dans les airs à une hauteur considérable. Arrivé tout près de l'île, il vit se développer un peu au-dessus du niveau de la mer un vaste cratère où la matière incandescente bouillonnait et se soulevait pour s'échapper ensuite par torrents dans les plaines voisines. Personne n'osa descendre à terre, et on ignore quel a été le sort des habitants pendant ce redoutable cataclysme.

Le fait le plus intéressant qui se rattache à cette éruption, c'est qu'une effroyable quantité de cendres ait été transportée à une très grande distance, et dans une direction diamétralement contraire à celle qu'on aurait dû supposer dans un moment où la monsson de nord-est soufflait avec violence. Le 12, à deux heures du matin, le navire américain le *Charles Morgan*, se trouvant à plus de trois degrés au nord-est d'Amargoura, fut surpris par une *averse de cendres*. Le vent soufflait cependant du nord-est avec une telle force qu'on avait pris deux ris dans les huniers; la nuit était d'ailleurs fort belle.

Avant que ce tourbillon de cendres eût enveloppé le navire, il avait toute l'apparence de ce qu'à la mer on appelle un grain; mais à peine y fut-on entré, que les hommes de l'équipage qui étaient de quart eurent les yeux offusqués de telle manière, qu'il leur fut impossible de rester sur le pont et de faire la moindre manœuvre. Au lever du soleil, la poussière dont le ciel continuait à être envahi parut d'une couleur rouge foncé, roulant dans l'espace comme des masses de fumée, et présentant un aspect vraiment terrible. A huit heures, il faisait si sombre, qu'il fallut allumer les lampes de la cabine. A onze heures, le soleil commença à poindre, et un peu après midi, on se trouva sous un ciel parfaitement pur, le navire ayant fait plus de 40 milles dans le tourbillon de cendres. Un autre navire, le *Massachussets*, éprouva exactement le même phénomène, et en même temps que le *Charles-Morgan*, quoiqu'il fût à 60 milles plus loin dans le nord-est.

Les cendres pénétrèrent toutes dans le navire et tombèrent en si grande quantité sur le pont que toutes les demi-heures on était obligé de les jeter par dessus le bord, afin de pouvoir circuler autour des cordages. Elles avaient une couleur grisâtre tirant sur l'ardoise. Leur poids spécifique était de 1,076. L'analyse y a signalé une grande proportion de souffre, une petite quantité de fer et assez d'acide sulfurique libre pour les rendre mordantes à la langue. On n'a pas poussé l'analyse chimique assez loin pour constater la présence des différents sulfates et silicates qui contiennent habituellement les cendres d'origine volcanique.

— Lundi, à quatre heures de relevée, deux ivrognes venaient en chancelant du faubourg de Namur (Bruxelles), pour rentrer en ville; arrivés près de la porte, à l'endroit où la pente est assez rapide et où il n'y a pas de pavé, l'un de ces individus glissa sur la neige et tomba tout de son long sur le dos; il restait là sans bouger. Son compagnon le secoua fortement et fit de vains efforts pour le relever; déjà celui-ci était tombé à deux reprises sur le corps de l'autre, et comme il semblait que tout se bornait à une scène d'ivrognes, les assistants se montraient peu disposés à intervenir; un médecin vint à passer et, examinant l'homme tombé : *Il est mort!* s'écria le docteur. A ces mots, le compagnon, qui ne pouvait plus marcher quelques minutes auparavant, se sauva à toutes jambes et, comme un employé de l'octroi le poursuivait, il escalada, avec la rapidité de l'éclair, la clôture en planches de la ville. L'autre individu fut déposé dans une maison voisine, où, au bout d'une demi-heure, il reprit connaissance.

— Lundi est décédé à Bruges, M. L. Dullaert, chevalier de l'ordre du Lion Belgique, lieutenant-colonel pensionné, ex-commandant des places d'Ypres et de Bruges. M. Dullaert était né à Damme en 1776; il entra comme simple soldat au service de la république, en 1799. Il fit les campagnes de Hollande et d'Italie, fut en Amérique, combattit en Autriche et en Prusse, et assista au dernier soupir de l'empire, à Waterloo.

— L'un des plus anciens officiers généraux de la marine britannique, le vice-amiral Riboulean, vient de mourir, à l'âge de 84 ans. Il était entré dans la marine en 1778, et comptait, par conséquent, 69 ans de service.

— *Tempêtes.* — On lit dans l'*Observateur des Pyrénées* : « La tourmente qui a eu lieu sur nos côtes s'est fait également sentir en Espagne, et notamment à Bilbao et à Santander. Dans ce dernier port plusieurs bâtiments ont péri ainsi que dans les environs. On en porte le nombre à 8 ou 10. Les équipages des bâtiments qui se trouvaient dans le port ont été sauvés; quant à ceux des autres bâtiments, on en ignore le sort. »

On écrit de Bilbao : « Un sinistre a eu lieu à six heures et demie du soir, près de notre barre, entre Portugalette et Saint-Ubes. C'est le brik-goëlette espagnol le *Diligente*, capitaine Azcorra, venant de la Guayra, qui, par un temps affreux, a été jeté sur les rochers. L'équipage a pu se sauver par un miracle, mais le chargement, consistant en cacao caraque, cuirs et tabac, sera presque entièrement perdu, car le navire s'est brisé sur-le-champ, et les balles de cacao, etc., nageant en mer, et quelques-unes sont entrées en rivière.

« Quarante mille piastres fortes sont assurées sur le chargement par les compagnies d'assurances de Madrid et de Bilbao.

» Plusieurs bâtiments expédiés depuis trois semaines pour la Havane et d'autres ports n'ont pu franchir notre barre pour sortir, et dans ce moment nous avons une tourmente affreuse, qui fait craindre d'autres malheurs dans nos environs. »

— *Les taxes de luxe en Angleterre.* — Voici un aperçu sommaire des taxes de luxe en Angleterre.

L'impôt sur les domestiques mâles de luxe varie selon que les maîtres sont mariés ou célibataires.

Les personnes mariées paient : Pour un domestique, 30 fr. Pour deux, 38 fr. 75 c. chacun. Pour trois, 48 fr. 50 c. chacun. Ainsi progressivement jusqu'à 96 fr. pour chaque domestique, lorsque le nombre s'élève à onze. Au-delà de ce dernier nombre, l'impôt s'élève à 157 fr. par domestique.

Les célibataires paient plus de moitié en sus de cet impôt.

Les voitures de maître à quatre roues paient : pour une, 150 fr.; pour deux, 162 fr. chaque; pour trois, 175 fr. chaque.

Les chevaux de selle appartenant à des particuliers, et ceux qui sont loués, paient : pour un cheval, 36 fr.; pour deux chevaux, 50 fr. chaque; pour trois chevaux, 65 fr. 50 c. chaque, ainsi progressivement jusqu'à dix, 1,650 fr.; au-delà, pour chaque cheval, 82 fr. 50 c.; le cheval du boucher paie 36 fr.; les juments poulinières et les chevaux des officiers de l'armée sont exempts de la taxe; le cheval de course paie 87 fr. 50 c.; les poneys ou petits chevaux, 26 fr. 25 c. chacun.

Les chiens paient également un impôt. Ne sont exceptés que le chien du berger et le chien du pauvre. On paie, pour les lévriers 25 fr. par tête, et par an; pour les chiens ordinaires 10 fr.

L'abonnement, pour une meute, est de 900 fr. par an.

Toute personne ayant un cachet avec des armes ou faisant usage d'armoiries ou d'insignes, est passible d'un impôt.

La taxe est de 60 fr., si le contribuable paie déjà l'impôt des voitures;

Elle n'est que de 30 fr., s'il ne paie que l'impôt des fenêtres;

Et de 15 fr., s'il n'est passible ni de l'un ni de l'autre.

Outre le droit de chasse, il y en a aussi un sur les garde-chasse et un autre sur la vente du gibier dont la licence coûte 51 fr. 25 c., outre le droit de chasse, dont le permis coûte 90 f. 85 c.

Le montant de ces divers impôts somptuaires s'élève à [illegible] millions de francs environ, y compris la taxe sur la vaisselle d'or et d'argent, sur la poudre à poudrer, etc.

— On lit dans un journal de Paris :

« Il y a des hommes qui ont le flair des situations; M. le prince de Talleyrand possédait dans toute sa perfection ce sixième sens, auquel il dut en grande partie sa fortune politique. M. Pasquier, sans être aussi fort que M. de Talleyrand, ne laisse pas que d'avoir un tact assez développé; il vient d'en donner une nouvelle preuve.

» Dans un grand dîner qui a eu lieu avant-hier dans le palais du Luxembourg, on remarquait parmi les convives M. Molé et M. Thiers.

» M. Guizot, en apprenant le fait, se serait permis le trait suivant :

« Les horloges avancent au Luxembourg. »

— *Un oncle de Sibérie.* — L'oncle d'Amérique est connu depuis longtemps. Un cultivateur gascon, Jean Perdigaud, vient d'inventer l'oncle de Sibérie. Neveu d'un soldat de l'empire appelé Bertrand Monge, qui fut fait prisonnier pendant la campagne de Russie, et conduit en Sibérie, Perdigaud n'a rien trouvé de mieux, pour faire rentrer dans sa famille les biens que les héritiers présomptifs de Monge avaient vendus, que de ramener soudainement cet oncle du fond de la Russie. Il s'en va donc demander à un nommé Foulon, puis à Jean Saboudan, cultivateur à Condom, un homme qui pourrait jouer le personnage de Monge. Saboudan le mit en rapport avec un certain Sabatier, qui consentit à remplir ce rôle moyennant une promesse de six mille francs si la pièce réussissait. Après avoir reçu de Perdigaud tous les renseignements nécessaires et le costume militaire de circonstance, Sabatier, affublé d'un paletot bleu, d'un pantalon et d'une casquette rouge, se présenta aux habitants de Puygaillard, patrie de Bertrand Monge, sous le nom de celui-ci, et parvint à convaincre les moins crédules. M. le maire y fut pris le premier. « Un soir, raconte-t-il, un homme avec une casquette militaire, un ruban rouge à son paletot, et ayant une longue barbe, se présenta à moi. — N'êtes-vous pas, me dit-il, Joseph Nougues? — Oui. — N'êtes-vous pas maire de la commune? — Oui. — Mais comment savez-vous ainsi mes nom, prénom et qualité? — Quoi! reprit-il, vous ne connaissez pas Bertrand Monge, vieux soldat, votre parent, votre ancien ami? » Il me sembla, en effet, qu'il avait des airs de famille, et je me jetai dans ses bras. »

Témoin de cette attendrissante reconnaissance, le fils de M. le maire court prévenir les habitants du village, et le prétendu Bertrand Monge reçoit les félicitations de tout le monde, mais surtout celles du sieur Laribeau, ancien compagnon d'armes de Monge, avec lequel il avait servi jusqu'en 1812, époque où celui-ci fut fait prisonnier. Voici comment Laribeau rapporte cette touchante entrevue : « Je rentrais chez moi lorsque ma femme m'annonça le retour de Monge. Malgré ma fatigue, je ne pus attendre un moment pour aller le voir; je cours chez Perdigaud, où il avait reçu l'hospitalité; j'ouvre la porte de sa chambre, et je m'écrie : — « Eh bien, mon vieil ami, mon vieux camarade, que dis-tu, que fais-tu? — Je suis malade et bien fatigué. — Tu ne te rappelles pas Laribeau? — Ah! c'est toi, me dit-il en m'étreignant; tu fus blessé à la main gauche en Portugal? — Oui. — Qu'est devenu Roche? — Mort. — Et Ronge? — Mort aussi. Je ne voulus pas rester plus longtemps ce soir-là, mais je le revis plusieurs fois; je l'invitai à manger ma soupe et j'engageai son neveu à avoir beaucoup de prévenance pour lui afin d'être dans ses bonnes grâces. »

Les neveux n'oublièrent point cette recommandation. L'un d'eux, Thomas Chenau, s'empressa de se rendre avec sa femme chez le maire pour voir le vieil oncle. « Nous nous jetâmes dans ses bras, dit-il; ensuite je le conduisis chez ma belle-mère, et arrivé sur la place du village, il me dit : « N'est-ce pas là qu'était la maison de mon père? — Oui, lui répondis-je. — Ah! oui, je me reconnais. Voilà-t-il pas le cormier qui ombrageait le toit paternel? Aïe! sacré! qu'il y a longtemps que je l'ai quitté! » Nous passâmes devant ma maison : je voulus l'y faire entrer, mais il persista à aller chez sa sœur. Nous dîmes à celle-ci : C'est votre frère que nous vous amenons, » et aussitôt ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre en versant d'abondantes larmes. » Sabatier, fêté par toute la famille comme le véritable Monge, alla passer quelques jours chez Chenau, qui lui fit confectionner des habits et lui prêta 120 fr., puis encore 200 fr. Le prétendu oncle paraissait très sensible à ces procédés, et voulant sans doute les récompenser, il se rendit chez un notaire et l'institua son légataire universel.

Une fois reconnu par M. le maire et par les parents de Monge, Sabatier voulut rentrer dans les biens de celui dont il n'était que le Sosie. Il avait rencontré un notaire pour recevoir son testament; il trouva un huissier pour lancer en son nom des sommations aux détenteurs de ses biens. Il choisit un avoué et lui inspira un si grand intérêt, que l'homme de loi lui donna pour M. le colonel Bourgade, attaché au ministère de la guerre, une lettre de recommandation, dont voici la substance : « Bertrand Monge, débris de notre vieille armée, et qui resta si longtemps éloigné de nous; la position de ce brave militaire est digne du plus vif intérêt; ses moyens sont insuffisants pour mener une nouvelle existence; un emploi lui est donc nécessaire, et ce sera justice que de laisser tomber des bienfaits sur un homme qui a supporté tant de souffrances. »

Sabatier s'était mis en route pour Paris, afin de remettre lui-même une si pressante recommandation. Malheureusement il fut arrêté à Auch, et il comparaissait, le 15 décembre, avec son complice, Perdigaud, devant la Cour d'assises de Tarn-et-Garonne, sous la prévention de faux par supposition de personne. Le jury, après avoir entendu les dépositions que nous avons citées, a renvoyé absous le neveu gascon et l'oncle de Sibérie.

Plus de cheveux gris. — L'*Eau Chantal*, de Paris, seule approuvée, teint à la minute, en toutes nuances et pour toujours les cheveux et la barbe. Prix, avec garantie, 6 fr. (3 fl.) Seul dépôt à La Haye, chez J. Rensburg, coiffeur, *Korte Houtstraat*.

AVIS. — MM. les abonnés du *Journal de La Haye* qui reçoivent leurs numéros par l'entremise de M. LOTZ, libraire d'Amsterdam, sont priés de faire parvenir leurs adresses à MM. SCHOONEVELD & Fils, libraires au *Beursteeg* à Amsterdam, afin qu'ils n'éprouvent point de retard dans l'expédition du journal, attendu que depuis le 15 de ce mois M. LOTZ a cessé d'être Agent-Correspondant de l'administration du *Journal de La Haye*.

MM. les abonnés qui recevaient le journal par l'entremise du libraire LOTZ sont également priés de n'acquitter le montant du trimestre courant que sur une quittance signée par l'éditeur du *Journal de La Haye*.

THEATRE-ROYAL-FRANÇAIS DE LA HAYE.

Lundi 27 *décembre* 1847. — (*Représentation n°* 81.)

Le Maure de Venise.

Opéra en quatre parties, traduit de l'Italien par MM. Alex. Royer et G. Vaez, musique de Rossini.

DANSE.

2me partie. *Pas de deux*, par M. Collet et Mlle Petitet.

PRÉCÉDÉ DE:

Les petites misères de la vie humaine,

Vaudeville en un acte, de M. Clairville.

On commencera à 7 heures précises.

Grande Salle et Théâtre Tivoli.

VENDREDI, 31 DÉCEMBRE 1847.

A l'occasion de la veille du Nouvel-an.

GRAND BAL PARÉ ET MASQUÉ.

Le Bal s'ouvrira à 10 heures du soir.

ANNONCES.

TE HUUR OF TE KOOP

een uitmuntend goed Huis, voorzien van onderscheidene kamers, zolder, keuken, kelder, TUIN en groot ACHTERHUIS, met afzonderlijken uitgang, ook zeer geschikt tot woning, doch kunnende, naar verkiezing, worden ingerigt tot Stal en Koetshuis. Dit huis hetwelk alles bevat wat tot eene fatsoenlijke woning vereischt wordt, en zich bijzonder onderscheidt door ruimte en aangenamen bouwtrant, is gelegen op eene der fraaiste grachten van 's Gravenhage. Het kan reeds met 1°. Januarij 1848 worden aanvaard, en er is tevens gelegenheid om daarbij over te nemen een AMEUBLEMENT van twee Salons. Te bevragen bij den Timmerman *Maxwils* op de Nieuwe Haven, te 's Gravenhage.

ETABLISSEMENT LITHOGRAPHIQUE.

Spuistraat, 377, vis-à-vis le *Voldersgracht*.

Le soussigné a l'honneur d'informer le public qu'il vient d'établir dans son imprimerie lithographique une presse spécialement disposée pour l'impression des **Cartes de Visite.**

Honoré, depuis son établissement, de la faveur d'une grande partie des maisons de la résidence, il s'est efforcé de se rendre de plus en plus digne de la confiance générale par la modicité des prix, la parfaite exécution et l'élégance des commandes confiées à ses soins.

En relations directes avec les fabriques de carton glacé les plus renommées, et la gravure étant exécutée par lui-même, il peut fournir en quelques heures les Cartes de Visite richement gravées et imprimées avec la plus grande netteté, ainsi que toute sorte de cartes d'invitation pour dîners et bals, menus, et enfin tout ce qui concerne la lithographie.

E. SPANIER,
graveur-lithographe, breveté par S. M. le Roi des Pays-Bas.

Pour cause de départ,

de M. le ministre d'Espagne, à vendre chez M. RITZENTHALER, loueur de voitures à La Haye.

UN PETIT COUPÉ DE VILLE, en bon état, ET UN PHAETON AVEC UNE CAPOTE.

EST STATIONNÉ AU LOO, PRÈS D'APELDOORN,

Province de Gueldre.

The Dey of Algiers, étalon pur sang, bai zain, taille 1,6 mètres, par *Priam* et la mère de *Bustard* (fils de *Castrel*) grand-mère par *Walton*, etc. (Vid. Gen. Stud. t. 5, pag. 43), — est regardé en Angleterre pour le meilleur étalon issu de *Priam*.

The Dey of Algiers a toujours lutté avec les meilleurs chevaux en Angleterre pour les grandes distances et grands poids; il est d'un caractère doux et tranquille.

Outre les juments de S. A. R. le Prince Alexandre des Pays Bas, cet étalon couvrira 25 juments à raison de:

Fl. 65: - chaque jument pur sang
et Fl. 35: - chaque jument demi-sang.

Le pédigrée des juments devra être délivré, avant la saillie, à Monsieur *F. Steers* au *Loo*, près d'*Apeldoorn*, où l'on peut s'adresser pour de plus amples informations.

NB. 12 juments ont été présentées en 1847 au Dey d'Algiers et toutes sont pleines.

L'agence pour le transport des marchandises sur le *Chemin de fer du Nord*, dirigée par M. LEVY, rue *Basse du Rempart*, N° 52, à Paris, se charge d'expédier avec *célérité* et *économie* par voie de chemins de fer ou de bateaux à vapeur, toutes espèces de marchandises, articles de messageries, etc., en destination du Nord de la France, de l'Angleterre, de la Belgique, de la Hollande, de la Prusse, de l'Allemagne et de la Suisse.

Cet établissement fournit à MM. les voyageurs tous les renseignements qu'ils peuvent désirer sur les services et sur les tarifs pour le transport vers ces divers pays.

CABINET POLYTECHNIQUE.

Ce **CABINET** intéressant et en même temps instructif, est ouvert journellement, *pour peu de temps*, au Salon SWITZAR, *Korte Houtstraat*, de midi jusqu'à 3 heures, et de 6 à 10 heures du soir.

Entrée **75** Cts; les Enfants payeront **50** Cts.

Avis important.

UN INDIVIDU habitant Bruxelles, voyage, en ce moment en Belgique et en Hollande, pour placer chez les pharmaciens une préparation occulte à laquelle il donne le nom de *Pâte de Nafé*

M. Delangrenier DONNE AVIS AU PUBLIC qu'il n'a aucune relation avec le dit individu, et que, par conséquent la pâte vendue sous le nom de PATE DE NAFÉ DE DELANGRENIER, est une contrefaçon dont on doit d'autant plus se défier que le sieur Delangrenier possède seul le fruit de Nafé qui forme la partie active de ladite pâte pectorale.

On pourra voir ce fruit chez M. BRUNIN-LABINIAU, montagne de la cour, n° 5, à BRUXELLES, et chez M. E. VAN SANTEN KOLFF, pharmacien à ROTTERDAM.

Comme il est impossible que ces contrefacteurs de [illegible], les consommateurs et MM. les pharmaciens devront faire bonne justice de leurs préparations mensongères.

La CRÉOSOTE-BILLARD contre les

MAUX DE DENTZ,

enlève à l'instant la douleur de dent la plus vive et guérit la carie des dents gâtées. 2 fr. le flacon avec l'instruction. *Pharmaciens dépositaires:* Cérisier, confiseur, *Warmoesstraat*, 14, à Amsterdam; Léon Dernisseau, Place Royale, à La Haye; Welsch, marchand de galanteries, vis-à-vis le *Lion d'Or*, à Bois-le-Duc; Goorberg, à Breda; Schultze, à Gorkum; Veuve Kelder, *Breedstraat*, à Leide; Losel Vorstman, à Rotterdam; Théodore Obelt, à Leeuwarden.

POMMADE DU BARON DUPUYTREN,

composée par MALLARD, pharmacien à Paris.

Cet agréable cosmétique, par ses propriétés toniques, arrête promptement la **chute de la chevelure**, la fait recroître et en prévient la décoloration. Le pôt: 2 fr. 50 c.; tous les pôts portent le cachet et la griffe *Mallard*. Dépôt chez M. Creman, coiffeur, et Rensburg, à La Haye; Kerckhoff, à Amsterdam; Ch. Coucke, à Rotterdam.

HUMEURS,

BILE, GLAIRES, PITUITE, maladies qu'elles engendrent; moyen de les combattre par la

TEINTURE GERMANIQUE,

modifiée et préparée à la pharmacie STEINACHER, rue Dauphine, 18, à Paris.

L'altération des humeurs est l'unique cause des maladies; cette vérité admise par les anciens médecins, et *méconnue depuis 40 ans* par les modernes, est mise hors de doute aujourd'hui; indiquer un moyen d'expulser du corps ces humeurs viciées qui donnent naissance à toutes les maladies (*voir la broch. délivrée gratis*), tel est le but que nous nous proposons d'atteindre par notre TEINTURE PURGATIVE. Cette préparation à la fois TONIQUE ET PURGATIVE produit des effets à la dose d'une cuillerée à bouche ou deux au plus; elle est agréable et purge sans coliques ni tranchées. Prix: 5 fr. 12 PURGATIONS.

Dépôt à La Haye, chez M. J. H. VAN RENESSE, *Boekhorststraat*, etc.; à Amsterdam, chez M. J. BURGERS, rue *Kalverstraat*, n° 163; à Rotterdam, chez M. F. E. VAN SANTEN KOLFF, ph.

Dans la Pharmacie de **M. RENESSE** *se trouve également:*

Le Rob régénérateur du sang. — Le Rob antisiphylitique. — Mixture antigonorrhéenne du docteur GIRAUDEAU DE ST GERVAIS. — Le Rob antisiphylitique de BOYVEAU LAFFECTEUR. — Le Sirop antigoutteux de BOUBÉE. — Le Sirop concentré de salsepareille de QUET. — Les Grains de santé du Dr FRANCK. — L'Eau dentifrice de DÉSIRABODE. — Pâte de Mou de Veau de DÉGENETAIS. — Sirop de Digitale, Pastilles de Digitale, Dragées au Lactate de fer, Pastilles au Lactate de fer, de M. LABÉLONYE.

Cours des Fonds Publics.

Bourse d'Amsterdam du 23 Décembre.

		Int.	Cours 22 déc.
Pays-Bas.	Dette active	2½	55¾
	Dito dito	3	67
	Dito en liquidation	3	67⅛
	Dito dito	3½	[illegible]
	Dito des Indes	4	—
	Syndicat	3½	—
	Dito	4½	—
	Société de Commerce	4½	163
	Act. du ch. de fer de Harlem	5	—
	Chemin de fer du Rhin	5	—
	Act. du chemin de fer Holland.		—
Russie.	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	—
	Dito dito 1828 & 1829	5	—
	Inscript. au Grand-Livre	6	—
	Certificats au dito	6	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—
	Emprunt de 1840	4	—
	Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—
Espagne.	Passive		—
	Dette différée à Paris		—
	Deferred		—
	Ardoins	5	—
	Dito	3	—
	Dito		—
	Coupons Ardoins		—
	Obligations Goll. & Comp.	5	—
Autriche.	Dito métalliques	5	—
	Dito dito	2½	—
France.	Inscriptions au Grand-Livre	3	—
Pologne.	Actions 1836		—
Brésil.	Emprunt à Londres 1829	5	—
	Id. Id. 1843	5	—
Portugal.	Obligations à Londres	3	—

Bourse de Paris du 22 Décembre.

		Int.	21 déc.
France.	Cinq pour cent		
	Trois pour cent		
Espagne.	Emprunt Ardoin 3 p. c.		
	Anc. différée		
	Nouv. dito		
Naples.	Certificats Falconnet		
Pays-Bas.	Dette active	2½	
	Dette active	5	
Belgique.	Dito	5	
	Banque belge		

Bulletin de la Bourse.

Une terreur panique s'est emparée ce matin des spéculateurs [illegible] toni, sur le bruit que le roi était assez sérieusement indisposé et qu'une consultation de médecins avait eu lieu dans la matinée. Des oscillations considérables ont eu lieu sur cette nouvelle, qui, cependant était démentie vers deux heures et demie, en sorte que la rente avait remonté assez vivement pour la clôture. On parlait aussi beaucoup d'une crise ministérielle imminente. Les chemins de fer, entraînés par la rente, se sont également raffermis pour la clôture.

Le 3 p. c., qui a fermé hier à 75-60, était ce matin à 75-60 et 75-45, ouvert au parquet à 75-20, on a varié de 75-40 à 74-70 et on reste à 75-25.

Le 5 p. c., qui était hier à 117-30, a varié de 116-25 à 117, et fermé à 116-[illegible].

L'emprunt de 1847, qui était hier à 76-80, a fait 76-45 et 76-20, et reste à 76-45.

Au comptant, le 3 p. c. a fléchi de 60 c. et le 5 p. c. de 50 c.

La banque de France a fléchi de 10 fr. à 3,295.

Bourse d'Anvers du 23 Décembre.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 14 ¾, [illegible] — Dette différée ancienne, ». — Passive 5 % ». — Lots de Hesse ». — Cours après Bourse (2½ heures). Ardouin [illegible].

Bourse de Londres du 21 Décembre.

3 % Cons. 84⅞, 85. — 2 ½ % Holl. 50 [illegible]. — 4 % id. 85 [illegible]. — Esp. 5 % 17 ⅞ 18 ⅛. — 3 % 29 ⅞, 30 ⅛. — Portug. 4 % 22 ½.

Bulletin de la Bourse de Londres.

Le bruit a couru aujourd'hui à la bourse et y a produit une certaine sensation, que le roi Louis-Philippe songerait à abdiquer en faveur du comte de Paris. Il y a quelques jours, on annonçait la mort du roi des Français, et cette fois, comme la première, la nouvelle, tout invraisemblable qu'elle fût, a suffi pour faire baisser les cours des consolidés qui ont fait 85 1/2, 85 1/4, 84 7/8. Cependant, les ventes ont été peu considérables, et la teneur favorable des nouvelles des Indes-Orientales a servi de contre-poids aux efforts des spéculations à la baisse. Les bons de l'échiquier se sont traités à 10, 8, 11 liv. st. de prime.

Bourse de Vienne du 4 Décembre.

Métalliques, 5 % 105 $\frac{1}{16}$. — Lots de fl. 500, 156 ½. — Lots de [illegible], 115 [illegible]. — Actions de la Banque 1623.

CACHOU DE BOLOGNE

AROMATIQUE,

de la composition de Mondini.

Seul dépôt chez J. R. SCHOTT Jne, Pâtissier-Confiseur, *Schoolstraat*,

A LA HAYE.

Le Cachou aromatique vient de subir une préparation qui en rend le goût agréable et en augmente comme remède l'efficace activité. Les pastilles de Cachou aromatique corrigent la mauvaise haleine produite par indisposition de l'estomac, en donnant à la bouche une odeur agréablement parfumée. En laissant fondre cinq ou six morceaux dans la bouche, il enlève complètement l'odeur du tabac après avoir fumé. On en prend pour la digestion avant comme après le repas. Ces petites pastilles étanchent la soif et laissent dans la bouche une sensation de fraîcheur vraiment délicieuse.

LOOCH GALLOT

ou Looch solide de Gallot.

Dans cette saison de l'année où la grippe semble vouloir exercer sa fâcheuse influence, on ne saurait trop recommander le *Looch Gallot*, qui s'est acquis une vogue immense dans toute la France et à l'étranger. Ce bonbon pectoral convient dans les rhumes, les catarrhes chroniques, asthmes, enrouements, maladies de poitrine anciennes et nouvelles, crachements de sang, etc., et ses propriétés, qui sont celles du *Looch blanc du Codex*, ont été constatées par de nombreux succès.

Le journal sera envoyé à titre d'essai aux personnes qui en feront la demande. (*Affranchir.*)

Silhouette de la Semaine.
Silhouette judiciaire.
Silhouette industrielle. — Chemin de fer.
Silhouette académique.

On s'abonne en province, chez les Libraires et aux Messageries.

Abonnements. PARIS, 3 m., 6 f.; 6 m., 12 f.; un an, 22 fr.

PARIS, *Rue Feydeau*, 22.

Abonnements. PROVINCES, 3 m., 7 f.; 6 m., 13 f.; un an, 25 f.

LA SILHOUETTE

(PORTRAITS-CHARGES.) **Pamphlet illustré.** (CARICATURES.)

La *Silhouette* paraît le Dimanche, par livraison de 24 colonnes grand in-4°.

Silhouette artistique.
Silhouette scientifique.
Silhouette bibliographique.
Silhouette dramatique.

On s'abonne en province, chez les Libraires et aux Messageries.

LA HAYE, chez Léopold Lebenberg, [illegible]

Dépôt général à Amsterdam chez M. [illegible] *Beurssteeg*; et à Rotterdam, chez S. van Rhyn [illegible]